Ami du Clergé du 19 mars 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

La Foi chrétienne. — II. Foi et Eglise : X. Qu'est-ce qu'un dogme ? 89.
Vendredi Saint. — Les trois Croix sur le Calvaire, 90.
Samedi Saint. — Le Mystère de cette nuit sainte, 92.
Chemin de Croix. — Textes de S. Bernard, 94.

LA FOI CHRÉTIENNE

II. — FOI ET EGLISE

X

QU'EST-CE QU'UN DOGME ?

Mes frères,

On vous a dit que le rôle de l'Eglise, par rapport à la foi, était de l'enseigner, de la défendre, de l'interpréter. Pour remplir ce rôle, elle a dû, au cours de son histoire, mettre en lumière les vérités essentielles de la foi, celles qui forment la charpente de la doctrine chrétienne et auxquelles il est impossible de toucher sans compromettre l'ensemble de l'édifice.

C'est à ces vérités que l'on pense quand on parle du dogme catholique. Si cette idée de dogme pouvait paraître encore trop vague à quelqu'un d'entre vous, nous essaierons aujourd'hui de la préciser. Vous comprendrez mieux que le dogme est l'ensemble des vérités auxquelles il faut croire, sous peine de n'être pas catholique.

Si aride que puisse paraître ce sujet, il doit cependant être abordé : mieux compris, il éveillera en nos âmes un amour plus grand pour le *Credo*, à la défense duquel jadis et aujourd'hui encore les martyrs ont versé leur sang.

La définition du dogme est simple : c'est une vérité révélée par Dieu et proposée comme telle par l'Eglise à notre foi. Donc, deux éléments constituent le dogme : la révélation divine d'une vérité ; sa proposition à la foi des fidèles par l'Eglise infaillible.

I. — *Le Dogme est une vérité révélée par Dieu*

Aucun dogme qui n'ait son origine en Dieu : c'est, pouvons-nous dire, « une vérité tombée du ciel ». C'est la parole divine qui nous apporte cette vérité. Or cette parole se trouve dans l'Ecriture Sainte et dans la Tradition.

L'*Ecriture Sainte* ou la Sainte Bible est le recueil des livres reconnus par l'Eglise comme inspirés de Dieu et, par conséquent, contenant sa parole. Livres écrits par des hommes, mais sous l'influence de l'Esprit-Saint. Livres des historiens et chroniqueurs de l'Ancien Testament ; livres des Prophètes qui font pressentir la venue du Messie ; livres des poètes et des sages qui chantent les louanges de Dieu, souverain maître des hommes et des choses. Tous ces livres sont orientés vers le Christ ; mais, le divin Sauveur une fois venu sur terre pour réaliser le plan providentiel de la rédemption des hommes, voici les apôtres et les évangélistes qui, dans les livres du Nouveau Testament, ont fixé la vie, les exemples et surtout les enseignements de ce divin Maître. Bien plus, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils nous communiquent leurs propres enseignements, reproduisant d'ailleurs les enseignements du Sauveur, les enseignements de Dieu lui-même. Tel fut le but de leurs épîtres aux Eglises naissantes.

A côté de la parole de Dieu écrite, l'Eglise catholique reconnaît une transmission orale de la même divine parole : c'est la *Tradition*. Les apôtres n'ont pas écrit tout ce qu'ils prêchaient au nom de Jésus-Christ. Si nous possédons de S. Paul quatorze épîtres, nous n'en avons que deux de S. Pierre, trois de S. Jean, une de S. Jacques et une de S. Jude. Et ce sont, pour ainsi dire, des écrits d'occasion ne renfermant que des enseignements provoqués par les circonstances. Mais c'est dans leur prédication ordinaire que les apôtres, même ceux qui n'ont laissé aucun écrit, ont transmis aux chrétiens la Parole de Dieu. Et cette Parole, oralement transmise, est, elle aussi, à la source de notre croyance et peut donner naissance à un dogme reconnu et imposé par l'Eglise.

Comme l'Ecriture, la Tradition divine est close à la mort du dernier des apôtres : le dernier confident du Christ était disparu de la scène du monde, personne ne pouvait plus être qualifié pour ajouter au dépôt sacré ; et l'Eglise doit se contenter de reprendre la recommandation de S. Paul aux Thessaloniciens : « Demeurez fermes et retenez les traditions que nous vous avons enseignées de vive voix ou par écrit » (II Thess., II, 15). Mais il appartient à l'Eglise, comme on vous l'a déjà dit, de puiser dans ce dépôt sacré confié à sa vigilance, pour y choisir les vérités qui doivent constituer l'édifice de la foi et des mœurs chrétiennes, et les imposer à la croyance des fidèles.

II. — *Le dogme est une vérité révélée imposée comme telle à la foi des fidèles*

L'Eglise ne manque pas à cette obligation. Dieu a parlé ; il faut qu'on lui réponde. Et c'est à l'Eglise qu'il appartient de fixer notre devoir à cet égard. A elle il appartient de nous dire : telle vérité est révélée par Dieu ; il est nécessaire, si vous voulez demeurer catholique, que vous adhériez de tout votre cœur à cette vérité.

En cette matière, le rôle de l'Eglise est assez délicat. Certaines vérités révélées sont ap-

parues comme telles dès le principe et la prédication primitive les imposait pour ainsi dire spontanément et pratiquement à la croyance de tous. L'existence de Dieu, la Trinité des personnes, l'Incarnation du Fils de Dieu, le baptême et l'eucharistie, la vie future. Mais encore ici — on vous le dira bientôt en parlant du développement du dogme — quand des esprits savants et curieux cherchèrent à fouiller le mystère, quelle vigilance n'a-t-il pas fallu pour écarter les interprétations défectueuses et parvenir peu à peu aux précisions désirables ! Ce fut l'œuvre des premiers conciles et l'histoire de nos deux dogmes principaux, Trinité et Incarnation, montre quels écueils il a fallu éviter.

Mais d'autres dogmes ne se sont manifestés que lentement dans la vie de l'Eglise. La piété des fidèles, non moins que des circonstances providentielles, ont su montrer que certaines vérités n'étaient explicables dans l'Eglise que parce qu'elles remontaient, à coup sûr, à une révélation divine dont la certitude fut enfin affirmée par le Magistère de l'Eglise. Tels furent, en ce qui concerne la Sainte Vierge, les dogmes de l'Immaculée Conception et de l'Assomption, imposés à la foi des fidèles en 1854 et en 1950.

Voilà donc ce qu'est un dogme : une vérité révélée par Dieu et imposée comme telle par l'Eglise à notre croyance. L'Eglise nous l'impose en des formules qui nous permettent de saisir, dans la mesure où la chose est possible à l'humaine intelligence, le sens mystérieux des vérités révélées. Du moins, par là, sommes-nous à l'abri de l'erreur et certains de suivre le chemin qui conduit à la Vérité souveraine. Accepter le dogme, ce n'est pas diminuer la valeur de notre intelligence; c'est bien plutôt le moyen de l'élever à un plan supérieur, au plan de la lumière divine que ne peuvent atteindre ceux qui ferment les yeux pour demeurer volontairement dans les ténèbres du monde. Ainsi soit-il.

VENDREDI SAINT

LES TROIS CROIX DU CALVAIRE

> « Ils crucifièrent avec lui deux larrons, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche » (S. Marc).

Au jour anniversaire de la mort de nos chers disparus, leur image s'avive encore dans notre souvenir. Nous revivons par la pensée leurs derniers instants et leurs suprêmes paroles sonnent à nouveau à nos oreilles. La même émotion jusqu'aux larmes s'empare de nos cœurs.

Ainsi du grand mort d'aujourd'hui, du mort pour le salut des hommes, de celui qui est mort par nous et pour nous, Jésus-Christ N.-S. Sur tout ce jour du Vendredi Saint, s'étend et pèse l'ombre de ce grand mort. Et l'Eglise nous invite à venir réentendre le récit de sa douloureuse passion.

Dressons devant nos yeux les *trois croix* du Golgotha. Car il y en eut trois : « ils crucifièrent avec Jésus deux larrons, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ». Et ils furent trois pour notre instruction, comme a chanté S. Louis-Marie de Montfort :

> Choisis une des croix que tu vois au Calvaire.
> Choisis, mais sagement, car il est nécessaire
> De souffrir comme un saint ou comme un pénitent.
> Ou comme un réprouvé qui n'est jamais content.

I. — *La Croix de Jésus*

Le paroxysme de la passion de Jésus réside là, dans sa croix : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort sur la croix ». Agonie, flagellation, couronnement d'épines : préliminaires seulement, et qui même voudraient faire éviter le pire. Le pire arriva avec la condamnation, le portement de croix, le crucifiement.

Ce n'est pas seulement la mort que réclame pour Jésus cette foule qu'il a comblée de ses bienfaits, mais la mort sur la croix : « Crucifie-le, crucifie-le ! Si tu ne crucifie pas cet homme tu n'es pas l'ami de César ». Ce supplice importé par les Romains en Palestine, était de tous le plus douloureux et le plus cruel, de l'aveu même de Cicéron : *crudelissimum teterrimumque supplicium* (In Verr., v, 64). Il arrivait que les crucifiés vivaient une douzaine d'heures et même plus ; le sang se portait à la tête, aux poumons, au cœur et s'y congestionnait ; les veines gonflées causaient une oppression suffocante et des douleurs de tête atroces. C'était le plus cruel, mais aussi le plus infamant. On le réservait aux criminels de bas étage, aux brigands, aux traîtres, aux esclaves coupables de crimes sans nom : *servitutis extremum summumque supplicium* (In Verr., v, 66, 169).

Souffrance et honte de la croix vont commencer de peser sur Jésus avant même son crucifiement. Selon l'usage il fut chargé de sa croix. Pendant près d'un kilomètre, de la forteresse Antonia au Golgotha, son poids s'appesantissait sur ses épaules, sous les huées d'une foule énorme (Luc, 27-32) attirée par cette fournée de gibet, puisque, par surcroît de dérision, on lui a adjoint deux criminels. Si grande est sa souffrance physique et morale que, suivant la tradition, à trois reprises le divin condamné s'affaisse sous le fardeau. Il faut contraindre un passant, Simon de Cyrène, à lui prêter main-forte, si l'on veut qu'il ne succombe pas avant d'arriver au but. Chutes et secours providentiels qui nous rappellent la nécessité de notre coopération à l'œuvre de notre salut, mais enfin d'abord preuve du martyre de l'Homme-Dieu sous sa croix.

Ce martyre s'achève sur le Golgotha. Jésus est cloué à sa croix. A ses souffrances physiques s'ajoute la dure humiliation d'être crucifié complètement nu, au milieu de cette foule qui ricane, puisque les bourreaux se partagent ses vêtements. Et l'agonie se prolonge ainsi trois longues heures. Mais on n'entend pas le martyr se plaindre. Sublime de patience, d'hé-

roïsme, de sainteté, N.-S. n'élève la voix que pour implorer le pardon de l'humanité coupable, non pour se récrier ni pour maudire : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Souffrance du juste, du Sauveur, humblement et généreusement obéissant aux volontés du Père, afin d'opérer notre salut et de procurer la gloire de Dieu par sa Passion et sa mort.

II. — *La croix du bon larron*

Mais de chaque côté de cette croix se dressent deux autres gibets, ceux des malfaiteurs. Et voilà, que malgré leurs souffrances qui devraient les faire sympathiser au martyre de Jésus, ces brigands ajoutent aux invectives de la foule. Car cette foule, loin d'entourer de cette commisération au moins du silence, même les criminels, ne cesse d'accabler N.-S. de ses insultes et de ses sarcasmes. « Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! »

Les brigands qui étaient en croix l'insultaient de la même manière (Mat., XXVII, 44 ; Marc, XV, 32). Pourtant, l'un d'eux finit par s'émouvoir et se laisser toucher de la patience de Jésus. Tant de douceur sous l'insulte et dans le martyre, lui fit soupçonner que ce Jésus, dont il avait probablement entendu parler, était bien l'envoyé et le Fils de Dieu qu'il avait dit. Il prit sa défense auprès de son compagnon de crime et de tourment : « Ne crains-tu donc pas Dieu, toi non plus, toi qui es aussi crucifié ? Pour nous, c'est justice d'être crucifiés, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes ; mais celui-ci n'a point fait de mal. »

Il y avait dans ces paroles un commencement de contrition, la reconnaissance de son péché. Il se prolonge par un acte de foi et de confiance : « Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. » Très probablement ne veut-il parler que du retour de Jésus sur la terre en qualité de Roi-Messie, comme pensaient alors même les apôtres, mais il y a là pourtant un acte de foi. N.-S. l'exauce au-delà de ce que ce pauvre homme pouvait imaginer : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au Paradis. »

Cette prière et sa récompense ont ému l'humanité comme le pardon à Marie-Madeleine...

Qu'était cet homme, qui fut comme le premier trophée de la rédemption ? Il semble bien que lui et son compagnon étaient des criminels de droit commun. Même envers ceux-là la justice peut-être inique, et ces malheureux ont souvent des circonstances atténuantes. Mais enfin, apparemment, il s'agissait de bandits de haut vol. A leurs crimes contre la société, ils viennent d'ajouter l'insulte à Dieu même. Sans doute ne savent-ils pas grand chose de ce Jésus de Nazareth dont ils n'ont pas entendu les discours ni vu les miracles. Pourtant, ils ont compris, tout à l'heure, qu'on le tenait pour le Messie : « Si tu es le Christ... ».

Malgré ce passé si lourd envers les hommes et envers Dieu, il a suffi que le bon larron ait été sensible à la souffrance du Sauveur, qu'il ait compris, par comparaison, que sa souffrance à lui était la juste expiation de son passé et l'ait acceptée comme telle, qu'il ait tourné son regard et son cœur vers celui qu'on disait être le Christ, pour obtenir son pardon, et total, et immédiat, le pardon de ses péchés et la remise de ses peines : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Jésus souffrait sa croix en innocent qui expie pour les coupables ; le bon larron, en pénitent qui avoue ses fautes.

III. — *La croix du mauvais larron*

Hélas ! il y a là un troisième acteur : le mauvais larron, coupable également contre la société et contre Dieu.

Pour lui aussi, la grâce a passé.

La grâce du spectacle de l'admirable patience et de l'héroïque pardon de Jésus à ses bourreaux. Il l'a vu qui refusait le breuvage qui devait atténuer sa douleur, et il l'a entendu implorer la pitié du Père pour ses bourreaux et ses insulteurs. Pendant les trois heures de l'agonie, il a constaté que cet héroïsme restait fidèle à lui-même et que le Christ ne se réfugiait que près du Père du ciel, sans condamner ni maudire ceux qui le crucifiaient et l'insultaient.

La grâce aussi de la conversion de son compagnon, de son appel à la raison, de son pardon magnifique. S'il n'avait pas compris le langage des faits, cette douceur et cette magnanimité du Christ en croix, la parole de son compagnon aurait dû lui ouvrir les yeux : « Ne crains-tu donc pas Dieu, toi, non plus ? Pour nous, c'est justice que nous soyons crucifiés ; nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes ; celui-ci, lui, n'a point fait de mal. » La miséricorde de Jésus qui promettait son paradis pour un simple mouvement de repentir, aurait dû toucher son cœur.

La grâce encore des yeux enfin ouverts des soldats romains qui venaient d'exécuter les ordres de Pilate. Sans doute vivait-il toujours quand se produisirent les prodiges annoncés par Jésus : les ténèbres et le tremblement de terre qui accompagnèrent la mort du Juste. Peut-être entendit-il l'acte de foi que leur arrachèrent ces témoignages irrécusables : « Assurément cet homme était le Fils de Dieu. »

A toutes ces grâces multipliées, son âme est restée insensible, comme l'âme de Judas était restée fermée aux discrètes invitations de Jésus et au suprême témoignage d'amitié : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? » Le mauvais larron s'obstine dans la révolte et dans la haine.

Il n'y gagne rien du côté de la souffrance. Il devra l'endurer jusqu'au bout. Elle lui sera même plus accablante de tout le poids de son combat à la maudire, à essayer de s'en libérer, comme on se cabre sous un joug intolérable.

Et il ne gagnera rien du côté de l'au-delà.

Sa souffrance ne lui comptera que devant les hommes. Elle n'aura aucune valeur d'expiation devant Dieu. Bien plus, il perdra tout du bien qu'il pouvait tirer du mal. S'il s'était repenti, sa croix si méritée qu'elle fût, l'aurait élevé vers le ciel. N.-S. aurait uni cette souffrance à la sienne pour lui donner une valeur rédemptrice.

Il a tout perdu, et la terre et le ciel. Il a refusé la croix providentielle qui nous permet de satisfaire à la justice de Dieu à cause de nos péchés. Il sera mort en vain, pour sa condamnation et encore pour de plus grandes souffrances.

* *

Il nous faut choisir. La croix est inévitable, qui est la conséquence du péché. Mais il nous appartient, avec la grâce de Dieu, de faire de cette croix de la souffrance et de l'ignominie une croix d'honneur et de gloire.

Nous ne pouvons vouloir la croix du réprouvé. Ce serait le choix de l'orgueilleux, du blasphémateur, du fou ; de l'orgueilleux qui se croit sans fautes, du blasphémateur qui s'en prend à Dieu de ses malheurs, du fou qui ne comprend pas qu'il augmente ses misères et perd pour l'éternité leur valeur de rédemption.

Parce que nous sommes pécheurs nous choisirons la croix du larron repentant. En descendant au fond de nos consciences nous reconnaîtrons, nous aussi, que nous recevons ce que nous avons mérité. Il n'y a pas de mal que les exploits des grands criminels, mais tout péché contre Dieu, le prochain et nous-mêmes.

Et si pourtant nous trouvions notre croix trop lourde, nous regarderons vers la croix de Jésus, celle du juste, du sans péché, du trois fois saint comme son Père. Nous comprendrons peut-être alors qu'il faut que les bons paient pour les méchants. Nous dirons notre *fiat*, honorés qu'il veuille bien nous associer à l'œuvre de la rédemption du monde, comme ont fait les saints.

SAMEDI SAINT

LE MYSTÈRE DE CETTE NUIT SAINTE

Pâques est « la Solennité des solennités ». Mais parce que Pâques est cela, sa vigile est « la mère de toutes les saintes vigiles, *mater omnium sanctarum vigiliarum.* »

Bénédiction du feu nouveau, bénédiction du cierge pascal, bénédiction de l'eau baptismale, révélation pour beaucoup, qui les ignoraient faute de pouvoir assister à cette cérémonie. Mais le moment le plus prenant est, sans nul doute, le renouvellement des promesses du baptême par toute l'assemblée des fidèles, qui associe activement les chrétiens au mystère et aux grâces de la résurrection du Sauveur.

« Tout ce carême en est revivifié, pouvait écrire un curé à son évêque. La participation active des fidèles par la rénovation des promesses du baptême est particulièrement heureuse. Ainsi, chaque année, ce qui n'était jusqu'alors qu'une paraliturgie instaurée à la première communion... est inclu dans la grande liturgie de l'Eglise. Jusqu'à présent, quelques personnes seulement suivaient les rites du baptême administré d'une manière presque furtive ; désormais, on pourra dire à tous : ces promesses, vous devez les renouveler chaque année dans la nuit de Pâques » (Mgr Michaud, curé de Saint-Nizier, Lyon ; cf. *Ami du Clergé*, 20-3-52).

Puisque cette rénovation des promesses du baptême est le rite de cette vigile, qui en constitue comme l'aboutissement pratique, laissez-moi insister particulièrement sur ce point. Il suffira de suivre l'allocution liturgique que le célébrant va vous adresser tout-à-l'heure pour vous rappeler : *le mystère que nous célébrons, — ses rapports avec le baptême, — sa conclusion normale de la rénovation des promesses.*

I. — *Le mystère que nous célébrons*

C'est un double mystère que nous célébrons dans cette nuit : la sépulture de N.-S. Jésus-Christ, et puis sa résurrection glorieuse. Le célébrant vous le dira :

« En cette nuit sacrée, la Sainte Eglise notre Mère, pensant à la mort et à la sépulture de Notre-Seigneur veut le veiller avec amour et déjà elle manifeste sa joie dans la célébration de la glorieuse résurrection du Christ ».

Si vous ouvrez les yeux, vous constaterez le signe de ces sentiments successifs de deuil et de joie : le prêtre qui est revêtu d'ornements violets pendant la première partie de la cérémonie, prend l'étole et la chape blanches au moment de la rénovation des promesses du baptême.

Cette veillée est une veillée sainte, une veillée d'amour auprès du tombeau de notre Sauveur. Hier, nous avons médité, au récit de la Passion, les souffrances et la mort de notre Sauveur pour notre rédemption. Mais nous n'abandonnons pas seuls nos chers morts ; nous les veillons et nous les accompagnons à leur sépulture. Et c'est ainsi que toute la journée du vendredi et du samedi saints, vous êtes venus devant le « tombeau » pour adorer N.-S. et baiser sa croix.

Cette veillée, nous l'achevons cette nuit. Les prières liturgiques nous parlent du sacrifice qui y a été accompli ; en insérant des grains d'encens dans le cierge pascal nous prions par les blessures du Christ ; pour ces cérémonies le prêtre porte des ornements de deuil et l'Eglise est plongée dans les ténèbres.

Il n'est pas possible que notre cœur de chrétien ne soit encore tout rempli de l'acte d'amour suprême que le Sauveur vient de donner au monde, et de la rédemption de l'humanité qu'il opère.

Mais bientôt déjà avec la bénédiction du cierge pascal, son cortège à travers l'église, les acclamations au Christ Lumière, « *Lumen Christi* », nous commençons de célébrer la glorieuse résurrection du Sauveur. Alors retentit le chant de l'*Exultet*, qui porte déjà le nom de « chant pascal ». Et sur cette mélodie si belle, qu'on écoute dans le ravissement, vous pouvez suivre dans votre missel les invitations liturgiques à la joie lancées au ciel, à la terre et surtout à l'Eglise :

« Que les chœurs des anges tressaillent donc d'allégresse dans les cieux... et que la trompette sacrée résonne pour saluer la victoire d'un si grand roi ! Que la terre baignée des lueurs d'un tel triomphe se réjouisse !... Que l'Eglise notre Mère, entourée des rayons d'une si grande lumière, se réjouisse ! »

Et les chants continuent, saluant tour à tour le sacrifice et la victoire du Sauveur :

« Voici ces fêtes pascales pendant lesquelles est immolé l'Agneau véritable, dont le sang consacre les portes des fidèles... C'est cette nuit, dans laquelle le Christ est remonté victorieux des enfers après avoir rompu les liens de la mort... O nuit vraiment bienheureuse, qui seule a connu le temps et l'heure auxquels le Christ est ressuscité de la terre. »

Et pour qu'à nos yeux apparaisse que le cierge pascal est bien le symbole du Christ ressuscité, il restera près de l'autel, jusqu'à l'Ascension, tout ce temps liturgique qui rappelle la survie du Christ sur la terre.

II. — *Ses rapports avec notre baptême*

Voici maintenant la bénédiction de l'eau baptismale et la rénovation des promesses de notre baptême.

C'est qu'il y a un lien très étroit entre ce mystère et notre Baptême. N.-S. nous a sauvés par sa souffrance et par sa mort. Mais pour que ce salut nous soit appliqué il faut que cette mort se réalise en nous, et c'est au baptême et par le baptême que cela s'opère. Rappelez-vous ce que S. Paul écrivait aux Romains :

« Ignorez-vous que nous tous qui fûmes baptisés dans le Christ Jésus nous fûmes baptisés dans sa mort ? Nous fûmes donc *ensevelis avec lui par le baptême dans la mort*, afin que comme le Christ ressuscita des morts par la gloire de Dieu, ainsi nous aussi nous marchions dans la nouveauté de la vie. Car si nous sommes greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons de même par celle de sa résurrection, sachant que notre vieil homme fut crucifié avec lui afin que le corps du péché fut détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché, car celui qui est mort est affranchi du péché » (VI, 37).

Cet enseignement marque bien les rapports du double mystère que nous célébrons, avec le sacrement du baptême, dont il nous indique le signe, les effets immédiats, les fruits à venir et enfin les obligations.

Le baptême est le signe de notre mort au péché et de notre résurrection à la vie de la grâce. Cela était plus sensible aux premiers chrétiens qui savaient que le mot baptême veut dire *plonger*, et qui avaient reçu leur baptême en étant plongés dans l'eau, et non par quelques gouttes sur leur front. A l'immersion, symbole de sépulture et de mort, succède aussitôt l'émersion, symbole de résurrection et de vie.

Et le baptême, comme tous les sacrements, opère immédiatement ce qu'il signifie : la mort au péché et notre résurrection spirituelle. Par le baptême nous sommes lavés de la souillure du péché et fortifiés pour résister aux assauts de la convoitise qu'il laisse en nous. Car cette mort est suivie de la résurrection spirituelle : nous ne pouvons mourir au péché sans commencer à vivre à la grâce : « Si nous avons été greffés sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection... Si nous mourûmes avec le Christ nous croyons que nous vivrons auss' avec lui » (Rom., VI, 5-8).

Puisque nous ne sommes plus esclaves du péché, nous devenons les fils de Dieu et « les héritiers en espérance de la vie éternelle » (Tit., III, 7). Seulement en espérance puisque cet héritage est différé. Mais héritiers véritables puisque nous sommes maintenant les fils adoptifs.

Enfin, cette mort au péché et cette résurrection à la vie, doivent être une mort et une résurrection à l'image de celle du Christ. « Le Christ ressuscité ne meurt plus ». Ainsi donc dans l'intention de Dieu nous ressuscitons par le baptême à une vie durable et définitive, à une vie immortelle et indéfectible, à la vie de la grâce qui se changera en gloire à la fin de notre épreuve d'ici-bas.

III. — *Sa conclusion : renouvellement des promesses*

Aussi la conclusion normale de la célébration de cette nuit sainte est-elle le renouvellement des promesses du saint Baptême.

Heureuse innovation . Elle introduit dans la liturgie une rénovation collective des promesses du baptême ; elle nous invite, par là-même, à un renouvellement personnel, au jour anniversaire de notre propre baptême par l'importance qu'elle y attache.

De nouveau, vous allez allumer vos cierges, toujours pour vous unir effectivement au mystère et pour reproduire en quelque sorte la cérémonie de votre baptême quand parrain et marraine tenaient un cierge allumé à la main. Mais ce n'est pas seulement à un geste qu'il faut participer comme si le prêtre allait le faire au nom de tous. Non, c'est un dialogue qui va s'établir entre le célébrant et vous pour que vous puissiez mieux peser vos engagements.

Quel est le chrétien qui ne connaît par cœur cet engagement : renoncement à Satan, à ses œuvres, à ses séductions ; profession de foi en Dieu le Père, le Fils et le St-Esprit et aux autres vérités du *Credo*, enfin récitation commune de la prière dominicale ? Ce renouvellement solennel et collectif vous laissera, j'en suis sûr, une impression profonde.

Et une impression efficace qui retrempera votre fidélité à ces promesses. Toutes les âmes apostoliques ont attaché grande importance à ce souvenir constant des vœux du baptême. Après avoir montré, dans la consécration mariale, qu'il enseigne une parfaite rénovation des vœux du baptême, S. Louis-Marie de Montfort ajoute :

« Qui est-ce qui garde ce grand vœu ? Qui est-ce qui tient fidèlement les promesses du saint Baptême ? Presque tous les chrétiens ne faussent-ils pas la fidélité qu'ils ont promise à Jésus-Christ dans leur baptême ? D'où peut venir ce dérèglement universel sinon de l'oubli où l'on vit des promesses et engagements du saint Baptême et de ce que presque personne ne ratifie par soi-même le contrat d'alliance qu'il a fait avec Dieu par ses parrains et ses marraines » *(Traité de la Vraie dévotion).*

Enfin, si l'Eglise introduit pareil renouvellement dans sa liturgie, c'est pour suggérer de renouveler personnellement ces promesses, par exemple au jour anniversaire de notre baptême. Autrefois existait, dans certains missels, une messe spéciale pour cet anniversaire. Qu'on assiste ou non à la messe ce jour-là, la rénovation des promesses du baptême, à cet anniversaire, est bien la pratique principale de ce qu'on a si bien nommé la « dévotion au baptême ».

A Athènes — et chez tous les orientaux — « au moment où le premier coup de minuit retentissait, les

lourdes portes de l'église s'ouvraient et le métropolitain d'Athènes, en grand costume, entouré de son clergé, s'avançait sur le parvis et, les bras en croix, jetait aux quatre coins de l'horizon l'annonce sublime « *Le Christ est ressuscité* ». D'une seule voix la foule répondait « *En vérité, il est ressuscité* ». D'un seul geste, dix mille cierges s'allumaient et la place, jusque là obscure et muette, ruisselait tout d'un coup de lumières et de cris... » (W. d'Ormesson, *Revue de Paris*, 15-5-32).

* *

Christ est ressuscité ! Que ce salut se réalise dans sa plénitude. Le Christ, ce n'est pas seulement le Christ historique, mais le Christ total, lui notre Chef et nous ses membres, puisque, par le baptême, nous avons été greffés sur lui, incorporés à lui.

Oui, que la résurrection du Sauveur marque notre résurrection spirituelle, une résurrection inamissible. Pâques sera notre résurrection si nous savons nous rappeler, renouveler et mettre en pratique les promesses de notre saint baptême qui nous a associés à la mort et à la résurrection du Christ.

CHEMIN DE CROIX

AVEC SAINT BERNARD

Préambule

Saint Bernard, Docteur de l'Eglise, Abbé de Clairvaux et lumière de son siècle, était un homme très absorbé par toutes sortes de soucis et de responsabilités.

« Il y avait là, écrit-il, une foule de gens de presque tous les coins du ciel. Il me fallait répondre à tous ; car, pour l'expiation de mes péchés, je suis né en ce monde pour être accablé et dévoré d'une multitude de préoccupations » *(Ep. 389)*.

« On me réclame, on m'arrache... La multitude des survenants me demande » *(Ep. 390)*.

Il vivait cependant dans une habituelle contemplation et union à Dieu dont tous ses admirables écrits témoignent. Il y aura profit à nous en inspirer et à les méditer, en cette année du VIII^e^ centenaire de sa mort (20 août 1153).

I^re^ Station

Jésus vous parle :

« Je te donnerai ma vie, ma mort, ma résurrection, mon ascension, la mission de l'Esprit-Saint. Cela, afin que ma vie instruise la tienne, afin que ma mort détruise ta mort, afin que ma résurrection présage la tienne, que mon ascension prépare ta propre ascension, et qu'enfin l'Esprit-Saint soit un secours pour ta faiblesse. C'est dans ma vie que tu trouveras ton chemin, dans les sentiers que j'ai suivis constamment de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la charité, de la miséricorde.. Par ma mort je te ferai participer à ma justice, brisant le joug de ta captivité, dispersant tes ennemis pour qu'ils n'entravent pas ta marche. Puis je retournerai à la demeure d'où je suis parti afin de t'y ramener. Je t'enverrai l'Esprit qui te donnera, avec le gage du salut, la force pour vivre et la lumière de la science. Le gage du salut, ce sera le témoignage qu'il te rendra, que tu es fils de Dieu ; ce sera la joie dont il remplira ton âme, la rosée abondante du Ciel en ton esprit. Il te donnera la force pour vivre, rendant facile ce qui, naturellement, te serait impossible. Il te donnera la lumière de la science, de sorte que, lorsque tu auras bien fait toutes choses, tu te regarderas comme un serviteur inutile et tu rapporteras tout le bien qui sera en toi à Celui de qui découle tout bien, à Celui sans lequel tu n'aurais pu achever, ni même entreprendre quoi que ce soit... » *(I festo Pent.*, Serm. II).

II^e^ Station

Les fidèles aiment davantage s'ils savent mieux comment ils ont été aimés ; celui qui a moins reçu aime moins...

Le chrétien voit le Fils unique du Père portant la croix à sa place ; il considère le Dieu de majesté frappé, conspué ; il contemple l'Auteur de la vie et de la gloire qui va être attaché sur cette croix, saturé d'opprobres, percé d'une lance. Il médite cet Amour infini qui donne sa vie pour ses amis. Son âme est transpercée du glaive de l'amour.

La mort y est détruite, l'auteur de la mort terrassé. L'homme captif du démon est élevé de la terre au ciel, de sorte que, au nom de Jésus, toute créature fléchira le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. La terre qui ne produisait qu'épines et chardons refleurit, renouvelée par la grâce...

Quand le Christ voit l'âme occupée à la considération attentive de la grâce de sa Passion, de la gloire de sa Résurrection, il vient à elle avec promptitude, il reste volontiers avec elle. Si donc nous voulons avoir fréquemment le Christ comme hôte, il nous faut méditer fidèlement la miséricorde témoignée en sa mort et la puissance montrée en sa résurrection.

Le Christ mourant à cause de nos péchés, ressuscitant pour notre justification, montant au Ciel pour notre sauvegarde, envoyant le Saint-Esprit pour notre consolation et devant revenir un jour en sa gloire *(De diligendo Deo*, III).

III^e^ Station

Dei exinanitio ! Dieu humilié d'une façon inconcevable !

« Nous l'avons vu et son aspect n'était plus celui d'un homme (Is., LIII, 14) ; il était devenu l'opprobre du monde et comme un lépreux, vraiment un homme de douleurs, frappé et humilié par Dieu au point de n'avoir plus ni forme ni beauté. O le dernier des hommes et en même temps le plus élevé ! O homme humilié et pourtant si éminent ! O l'opprobre des hommes et cependant la gloire des anges ! Personne n'est plus grand que lui et personne n'est plus méprisé ; il est couvert de crachats, saturé d'insultes, condamné à la plus honteuse des morts, mis au nombre des scélérats. Une humilité qui atteint cette mesure, ou plutôt qui dépasse ainsi toute mesure, que ne mérite-t-elle pas ? » *(Fer. IV maj. hebd.)*.

« Oh ! combien gratuites étaient cette miséricorde et cette dilection, combien étonnante cette douceur, combien invincible cette mansuétude, combien vil cet échange où le Fils de Dieu se livre pour l'esclave, le Créateur est immolé pour la créature, le Seigneur est condamné pour le serviteur ! »

« On m'envoie le Fils de la Vierge, le Fils du Très-Haut, afin que son Sang devienne un baume pour guérir mes blessures. Reconnais, ô homme, combien sont graves ces blessures pour lesquelles le Seigneur Christ doit être blessé » *(Nat.*, Serm. III).

IV^e^ Station

« Voulez-vous un avocat auprès de Jésus ? Recourez à Marie. En elle il n'y a qu'humanité pure. Je le dis sans hésiter : Marie sera exaucée à cause de la considération qui lui est due ; le Fils exaucera sa Mère et le Père son Fils. Mes petits enfants, voilà l'échelle des pécheurs ; voilà ce qui me donne une confiance absolue, ce qui fonde toute mon espérance. Le Fils pourrait-il repousser sa Mère, permettre qu'elle soit repoussée ? Le Fils pourrait-il ne pas l'écouter ou bien n'être pas écouté lui-même par son Père ? Non, assurément non. « Vous avez, dit l'Ange, trouvé grâce auprès de Dieu. » Quel bonheur ! Marie trouvera grâce

toujours, et nous, de quoi avons-nous besoin, sinon de trouver grâce ? Vierge prudente, elle n'a pas cherché sagesse, richesses, honneurs, puissance, mais seulement la grâce de Dieu, afin que, par cette grâce, nous soyons sauvés » *(Nat. B. M. V.*, n° 1).

V[e] Station

« A quoi me sert l'Incarnation, a écrit Origène *(In Gen.*, Hom. III), à quoi me sert l'arrivée du Christ dans la chair, si je ne montre pas aussi dans ma chair qu'il est arrivé ? »

« A quoi servirait la Rédemption, ajoute S. Bernard, si le Christ ne nous apprenait à vivre ? » Nous ne pouvions imiter Dieu ; Dieu se fit homme et sa vie humaine devient « une école » où se façonne l'homme spirituel. *In schola Christi sumus.* Tout en sa vie est leçon et exemple. Si nous l'aimons, nous marcherons au chemin royal de la Croix. « Je vous suis, Seigneur, avec confiance, partout où vous irez, et d'un pas assuré je prends la route de vos préceptes, sachant que vous m'y avez précédé. »

« Qu'ils sont peu nombreux, Seigneur Jésus, ceux qui veulent marcher sur vos traces ! Et cependant il n'en est pas un qui ne veuille vous atteindre... Tous, ils veulent jouir de vous, mais non point autant vous imiter, ils désirent partager votre royaume, mais non vos souffrances, arriver à vous, non vous suivre... Attirez-moi à votre suite : volontiers je vous suis, mais plus volontiers je jouis de vous » *(passim)*.

VI[e] Station

« Il était beau entre tous les fils des hommes ; et intérieurement, gloire de la Lumière éternelle, il surpassait les anges en splendeur. Il était la chair sans péché, l'Agneau sans tache ; heureux les yeux qui le virent. Il était tout suavité, et salutaire, et délectable et entièrement désirable ». *Rex admirabilis, Dulcedo ineffabilis, Totus desiderabilis.* Quel contraste entre le triomphe d'hier et les avanies présentes, entre les rameaux et la croix, entre les fleurs et les épines !

Aussi S. Bernard médite-t-il quotidiennement la Passion : « Dès le début de ma conversion, dit-il, à la place des mérites que je savais me manquer, j'eus soin de cueillir un bouquet de myrrhe et de le placer sur mon cœur. Il était fait de toutes les amertumes et de toutes les angoisses que mon Seigneur a éprouvées, celles de son enfance, de sa vie publique, enfin des injures, des crachats, des soufflets, des sarcasmes, des moqueries, des clous et autres choses semblables qu'il a supportées pour notre salut. Et, parmi ces menues tiges de myrrhe odorante, je n'oublie pas la myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix ni celle dont on l'a oint pour sa sépulture. Jamais je n'oublierai de tels mystères, puisque c'est à eux que je dois la vie. Les méditer, c'est sagesse. Aussi sont-ils fréquemment dans ma bouche, comme vous le savez, et toujours dans mon cœur, comme Dieu le sait. Ma philosophie la plus élevée, c'est de connaître Jésus et Jésus crucifié » *(Cant.*, Serm. 43).

VII[e] Station

« Homme, apprends à obéir ; terre, apprends la sujétion ; poussière, apprends à te soumettre. Cendre orgueilleuse, rougis ! Dieu s'apaisse, et toi, tu t'élèves ! Dieu s'humilie devant des humains, et toi, tu prétends dominer sur eux : tu te mets donc au-dessus de ton Créateur...

O homme, jugeras-tu qu'il ne te convient pas de suivre l'exemple de ton Créateur ? — Si tu ne peux le suivre en tout, daigne l'imiter au moins lorsqu'il s'abaisse jusqu'à toi. Je veux dire : si tu n'es pas capable de suivre le chemin sublime de la virginité, suis ton Dieu dans la voie très sûre de l'humilité. Si celui qui pratique la virginité s'écarte de la voie de l'humilité, il ne suit plus l'Agneau partout où il va. Le pécheur rempli d'humilité, l'homme vierge touché par l'orgueil ne suivent pas l'Agneau partout où il va. En effet, le premier ne peut atteindre à la pureté de l'Agneau sans tache, le second n'atteint pas davantage à cette douceur qui le faisait se taire non seulement sous le ciseau du tondeur, mais en présence de son meurtrier. Or le pécheur, en embrassant la voie de l'humilité, a choisi le chemin le plus sûr ; car sa pénitence, imprégnée d'humilité, le purifiera, tandis que l'orgueil de celui qui est vierge ne pourra que souiller sa pureté » *(Super « Missus est »*, Hom. 1).

VIII[e] Station

« Lorsque par un terrible jugement de Dieu, l'impunité a suivi ses premiers désordres, le pécheur se livre volontiers aux plaisirs déjà goûtés, et plus il s'y livre, plus il s'y complaît. La raison est étouffée, captivée par l'habitude. Le pécheur est entraîné au plus profond du mal ; il est prisonnier de ses vices tyranniques de sorte qu'il oublie et la raison et la crainte de Dieu, et dit en son cœur comme un insensé : Dieu n'existe pas. Désormais, il en use indifféremment avec le permis et le défendu ; il ne se retient aucunement de penser au mal, de faire le mal, de le rechercher ; il le fait comme en plaisantant ; ce n'est plus qu'un malfaiteur, un fanfaron, un criminel.

Tout comme le juste, quand il a franchi les degrés d'humilité, court d'un cœur joyeux et sans peine à la vie, parce qu'il a contracté de bonnes habitudes ; ainsi cet impie, qui a descendu les degrés de l'orgueil, qui ne se gouverne plus par la raison mais par de mauvaises habitudes, que ne retient plus le frein de la crainte, s'empresse d'un cœur léger vers la mort. Ceux-là se fatiguent, se tracassent, qui restent dans la médiocrité... ils peinent, tantôt pour monter, tantôt pour descendre. Le saint et l'impie consommés, eux, courent sans peine, sans empêchement, celui-ci à sa perte, celui-là à la vie : l'un poussé par l'ardeur de sa charité, l'autre entraîné par la pente de ses instincts pervers. Dans l'un et l'autre, plus de crainte : elle a été éliminée dans le premier par sa charité parfaite, dans le second, par l'iniquité consommée » *(De gradibus superbiæ)*.

IX[e] Station

« Souviens-toi, ô homme, que ce n'est pas de rien que tu as été racheté... Que de peines le Christ a supportées ! N'a-t-il pas ajouté l'ignominie de la croix et l'horreur de la mort aux infirmités de la chair et aux tentations de l'ennemi ? C'est ainsi qu'il nous aime !

Sa patience fut sans égale... Comme l'agneau mené à la boucherie il n'ouvrit pas la bouche. Pas une plainte contre le Père qui l'avait envoyé ; pas une plainte contre le genre humain dont il allait, dans son innocence, acquitter la dette ; pas une plainte, enfin, contre ce peuple qui était le sien et qui lui rendait tant de mal pour tant de bienfaits. Il est des hommes qui subissent humblement le châtiment de leurs fautes, et l'on s'accorde à reconnaître leur patience. D'autres sont frappés moins pour être corrigés que pour être éprouvés et couronnés, et leur patience est tenue pour plus grande et plus exemplaire. Quelle ne sera donc pas à nos yeux la patience du Christ, mis à mort comme un voleur dans son propre héritage ! »

S. Bernard interprète les paroles de N.-S. : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » comme une invite à prendre part à ses souffrances, à ses expiations : « Qu'est-ce que manger sa chair et boire son sang, sinon communier à ses souffrances et imiter la vie qu'il a menée dans la chair ? » *(In Ps.* xv, Serm. 3).

X[e] Station

La Passion de Jésus est pour l'âme qui l'aime une force qui « chasse les vices de la chair, en bannit les